

Edición  
establecida  
por M. Contat  
y M. Rybalka.  
Gallimard.  
París: 1981

hésitant. [Je vois bien que l'individualité absolue est une construction de l'esprit. 1<sup>o</sup> les faits se répètent, 2<sup>o</sup> il y a quelque chose en eux qui n'est pas poussé jusqu'à l'individuel : une espèce de faiblesse congénitale qui les arrête en route. Ils ne sont pas individuels. Privation, comme une fille qui eût pu être jolie mais qui a les traits trop gros. Ils ne sont pas non plus uniques. *add. marg.*]

v

Dialogue avec l'Autodidacte

« Nul n'était mieux qualifié pour... » / Les deux dangers : la Science et les Voyages. Tandis qu'il me parle de la science je vois ces murs, ces gens, cette nature : nous ne parlons pas des mêmes choses. Mais il lit des livres de géographie : appel du voyage : serait-il vrai que j'ai mal voyagé ? Je le quitte, je me perds dans la foule.

vi

De l'ennui

[*En regard, au haut du Folio 28, on lit :*] Mlle V. n<sup>o</sup> 94 (III 767) / Mlle Dodard et les prêtres (III 721)] Ce monde des faits où je vis me paraît étrange. Je reconnais au passage les événements comme de petits homunculus [*sic; corrigé au crayon en homunculi*] manqués et éphémères. Je m'ennuie. Je me sens de plain pied avec cette réalité. Réalité métaphysique de l'ennui. Les hommes s'ennuient. Les animaux s'ennuient. Rapport des plantes avec l'ennui. Impression intellectuelle mais qui devient parfois sensible. L'Arbre : étoffe : l'ennui. Qu'est-ce donc que l'ennui ? C'est où il y a à la fois trop et pas assez. Pas assez parce qu'il y a trop, trop parce qu'il n'y a pas assez.

vii

De la contingence

Rappel de tous les caractères précédemment exposés

- { ambiguïté
- { signification
- { ennui

Essai d'une théorie pour la justifier.

- Modalité {
- possible
  - < réel >
  - nécessaire

Distinction de l'existence et de l'être. Ce qui est n'existe pas. Exemple : une idée. Essence objective et essence formelle. Problème du possible. On fait du possible l'inverse du nécessaire. Si tout est nécessaire rien n'est possible que ce qui est : soit. Mais faut-il en conclure que si rien n'est nécessaire tout est possible autre que ce n'est ? Que signifierait un possible qui n'aurait aucune

réalité formelle ? Que peut signifier un possible qui n'est pas pensé ? Rien. Un possible n'existe pas en soi, il existe dans une pensée. On dit en effet « il est possible que... » C'est-à-dire que l'on conçoit que l'existence est la modalité du possible. Un possible existe mais il existe en tant que possible. En fait le possible caractérise seulement l'indépendance de la pensée par rapport au réel. Il n'est point une modalité. Les seules modalités c'est existence et être. Mais elles ne sont nullement confondues. Donc une chose peut être sans être pour cela nécessaire et cela ne veut pas dire que d'autres choses sont possibles, ni non plus impossibles puisque le possible est une catégorie psychologique non une modalité. C'est ce que j'appellerai *contingent*. Le possible est une catégorie de la pensée préparatoire du nécessaire parce que dans le nécessaire il y a choix, élimination. Mais dans le contingent : pas d'élimination. Ce qui existe entraîne ce qui existe et l'entraîne sans que ce soit nécessairement, le lien entre eux est aussi contingent. Le rapport entre deux faits existants ne peut donc être ni de principe à conséquence ni de moyen à fin. C'est une transformation sans rigueur d'un fait en un autre fait. Ne possède pas la puissance de s'affirmer, ni d'exister tel quel, glisse hors du sujet. Du passage d'un état à un autre état il y a trop. Désordre, monotonie, tristesse. Problème de l'existence du monde : pas de problème possible. Le monde n'est pas absolument fait de réalité individuelle : il n'y a d'individuel qu'une essence particulière. Pourtant signification. Chaque chose est comme une pensée où il y a trop. Il y a une vraie pensée possible dans cette pensée, non pas comme < tirable > pour analyse, en puissance : comme la canne est en puissance dans l'arbre. Je vois bien que nous avons une faculté pour comprendre un rapport non de notion à notion mais d'objet entier à objet entier (parce qu'il y a trop) : la compréhension. La nature est dans la position d'une personne qui voudrait s'exprimer par idées et qui ne pourrait s'exprimer que par objet, qui devrait donc à la place d'une simple touche de rouge faire paraître une maison entière, qui de là devrait passer à un autre objet entier, la matière de chaque objet faisant dévier la pensée. De là le sens enveloppé des paysages. Existence chez chacun de nous d'une sympathie avec cette manière de rapporter l'objet tout entier à l'objet tout entier : *compréhension*. Possibilité de comprendre la contingence, non de l'exprimer. Tout au plus peut-on la faire sentir. [*En regard du Folio 34, sur le thème de la compréhension, on lit :*] Aussi primitivement la distinction entre pensée et objet [*ici et dans la suite de cette note, Sartre écrit, par plaisanterie : oget*] n'est pas faite et l'objet est en même temps tout entier pensée, c'est-à-dire parcouru par une unité réelle. Chaque pensée formée est par une générosité qui n'est que faiblesse soufflée en objet. Ce n'est que par appauvrissement que la pensée paraîtra, par rarefaction de la matière qui la soutient. La véritable < peur > n'existe pas, elle est, c'est la réalité objective d'une pensée.

viii

De l'inhumain

La contingence n'est pas inhumaine, au contraire trop humaine. Les mains de chair sur le front. L'inhumain = envers de la néces-

# Jean-Paul Sartre

## Le Carnet Dupuis

[folio 2]

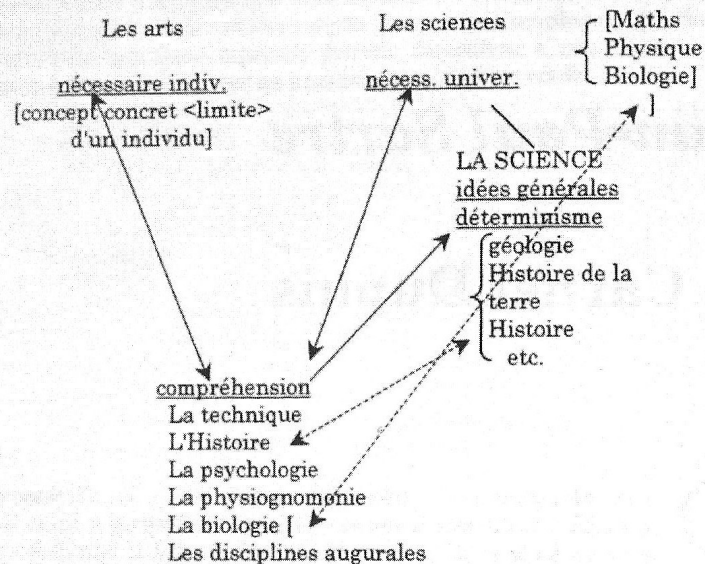
**D**eux nécessaires : le nécessaire individuel – le nécessaire général. On dit aux hommes : « Pensez l'individuel », mais ils sont en foule et ils pensent le général. En fait il faut d'abord *comprendre* l'individuel puis le transformer en nécessaire. Mais il y a encore deux manières de penser l'individuel comme nécessaire : en tant que singulier – en tant qu'universel. Le premier cas c'est l'*art* absolument distinct de la pensée de la foule. Le second cas c'est la science qui se relie sans hiatus à la pensée du général. Au fond la foule pense le général parce qu'elle est elle-même le général parce qu'elle est tout comme fantôme, rien comme réalité, elle pense tout ainsi c'est-à-dire comme des totalités fantomales qui ne sont rien et qui pourtant offrent les unes aux autres la résistance et l'impénétrabilité du concret : de la graine à l'arbre (deux concepts) on ne peut du tout passer, au lieu que du demi-cercle à la sphère, deux essences particulières objectives (nécessaire universel), on le peut fort bien. Le caractère intermédiaire du concept, qui bénéficie d'un côté de la nécessité de l'universel<sup>1</sup> — de l'autre de l'impénétrabilité du concret, a créé le déterminisme où le conditionnant est absolument hétérogène au conditionné et où le lien entre eux est nécessaire et impensable. Mais précisément parce qu'il n'est ni <visible> ni pensable et cependant nécessaire, il n'est pas. C'est une illusion inapplicable, monstre hybride fait d'intellection et de compréhension.

J.-P. Sartre, «Le Carnet Dupuis»,  
manuscrit transcrit, annoté et édité par  
V. de Coorebyter, *Etudes sartriennes*, n°  
8, 2001, p. 13-21.

---

<sup>1</sup> Au verso du folio 1, en regard de ce début de phrase, on lit : ainsi que de tel arbre à telle de ses feuilles – de tel individu à tel de ses actes.

[folio 3, qui commence par un schéma que nous reproduisons tel quel, en mettant entre crochets les éléments insérés par Sartre en un second temps]



La physique toutefois pense par idées générales dans la mesure où elle n'est pas mathématique parce que ses lois ne sont vraies d'aucun objet particulier – tandis que les mathématiques énoncent des propositions vraies de chacun des objets. L'erreur vient de ce qu'on ne considère pas l'idée générale comme une moyenne. Elle ne l'est pas par certains côtés : l'homme en général n'est pas un <mulâtre<sup>2</sup>> mais voyez si pour les sentiments l'homme moyen n'est pas l'homme normal.

[folio 4] L'idée générale est bien une loi comme on le veut mais une loi analogue aux lois physiques.

Faut-il en effet distinguer concept limite des substances (art – mathématique) et concept limite des accidents (physique) ? Des êtres et des manières d'être ?

Une manière d'être une fois conçue comme maximum n'a plus que l'être<sup>3</sup>. Plus d'existence nulle part car elle ne saurait se réaliser en aucun substrat. Mais un individu-limite a lui-même comme substrat. La première reste en l'air. Il lui manque même dans le domaine de l'être de se soutenir, d'avoir pour ainsi dire l'existence dans l'être. Le second est complet : il existe en tant qu'être et se suffit. La première est précisément ce qu'est l'idée générale.

## Physique mathématique

Qu'est-ce à dire qu'il n'y a pas de cercle dans la nature ? Cela peut vouloir dire qu'il y a des archétypes hors de la nature dont les cercles naturels sont des déformations. Alors tout va bien car le cercle naturel est bien un cercle géométrique plus quelque chose. On peut expliquer le cercle naturel par la géométrie parce qu'il est ontologiquement postérieur au cercle géométrique. Mais s'il n'y a pas d'archétypes ? Alors c'est le cercle géométrique qui est le cercle naturel plus quelque chose. Mais quel est ce quelque chose ? Précisément ce qui le fait être cercle. Or un cercle ne peut pas être plus ou moins [folio 5] cercle. Il est ou il n'est pas. On ne peut pas dire que le cercle naturel est un peu cercle et que le cercle géométrique est tout à fait cercle. Donc le cercle géométrique n'est pas le cercle naturel plus quelque chose car ce quelque chose serait précisément l'essence du cercle. C'est autre chose. Cela veut donc dire que la géométrie ne s'applique pas à la nature, c'est-à-dire qu'une fois le cercle géométrique conçu on ne peut pas retourner à la nature et traiter un cercle naturel comme un cercle géométrique plus une correction. Car c'est admettre que le cercle géométrique est ontologiquement premier. Or, par hypothèse il ne l'est pas. C'est exactement comme si deux personnes avaient chacune une pensée dont la première A était vague et la seconde A' claire, toutes deux étant d'ailleurs orientées dans la même direction, et si la personne numéro deux essayait d'expliquer A comme étant A' plus le vague. Et je sais bien qu'on le fait en psychologie en admettant que « A explicite son contenu » c'est par besoin d'intelligibilité. Mais ni la plante n'est dans la graine, ni la pensée claire dans la pensée confuse, ni le cercle dans les ronds naturels. Un rond naturel et un cercle sont hermétiques et hétérogènes et leurs ressemblances sont superficielles parce qu'ils sont orientés dans des directions différentes. Supposons le maximum de ressemblance moins X.

<sup>2</sup> Peut-être faut-il lire ici médiocre, terme plus courant sous la plume de Sartre.

<sup>3</sup> Au verso du folio 3, en regard de ce paragraphe, on lit : C'est précisément la différence entre les Idées et les Idéaux chez Kant. En prenant chaque loi scientifique comme une Idée au sens kantien on voit comment on lui confère par là un caractère normatif.

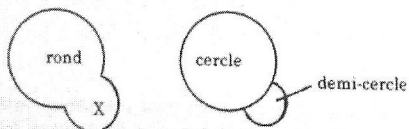


Comment traitera-t-on X ? Comme un demi-cercle<sup>4</sup>. S'arrêtera-t-on là ? Si on peut. Sinon on dira que X se divise en A et en B. B sera un triangle, etc. S'il y a un reste, ou bien on le considérera comme négligeable, ou [folio 6] bien on le traitera de même. C'est-à-dire que ce qui est non géométrique on en fait du géométrique plus du géométrique. Ce n'est même plus géométrique plus vague : c'est géométrique plus géométrique. C'est-à-dire qu'on reconstruit sur un autre plan avec d'autres matériaux. Mais supposons que le rond naturel soit une pensée. Cette pensée n'est pas notre pensée. Il y a donc une seule manière de la comprendre, c'est d'essayer de nous débarrasser de notre manière de penser pour se mettre dans la peau du penseur. Mais celui qui est trop vieux, fût-il <sincère>, rebâtit la pensée d'autrui avec ses propres pensées. « La psychologie concrète ? Je l'enseignais l'hiver dernier dans mes cours. Oui, il y a une petite différence : c'est A. Mais A j'en avais eu l'idée en 1895. » Ainsi fait la physique mathématique. Il y a toujours un reste, mais six ou sept chiffres après la virgule il est négligeable.

Il faudrait que chaque homme eût en naissant à refaire, pour comprendre le monde, un effort neuf et solitaire. Or c'est bien ce qui se produira si on fait sa juste place à la science. Alors quel beau monde tout neuf et tout mystérieux. Le plus grand grief qu'on puisse faire à la science est de supprimer le mystère des choses. Sentiment de force magnifique quand on en est débarrassé : tout ceci est à moi – et tout est contre moi. Mais le ladre idéalisme veille : tout ce qui n'est pas science est moindre pensée, n'est rien. Univers incohérent de la perception. Qu'en savez-vous ? C'est toujours l'erreur de <l'apriorité> [folio 7] ontologique. Il faut bien admettre deux pensées, deux significations : et tel est le vrai sens du réalisme.

Il n'y a ni dedans ni dehors<sup>5</sup> : voilà comment supprimer le problème de la perception qui est : comment ce qui est dehors peut-il se peindre dedans. Il y a des choses *signifiant* [sic]. Chaque chose a son sens et l'unité d'une chose est précisément son sens. Par exemple un visage est à la fois

<sup>4</sup> Au verso du folio 4, en regard de ces lignes, Sartre trace le croquis suivant pour expliquer son propos :



<sup>5</sup> Au verso du folio 6, en regard de ce début de paragraphe, Sartre note : À débrouiller.

corps et âme et le tout fondu c'est<sup>6</sup> la chair même qui est pensée et signe. Mais on peut dresser une hiérarchie, depuis la pierre – certaines pierres – avec une plus grande matérialité et une moins grande spiritualité – jusqu'à ces signes presque incorporels qui sont les pensées. Elles gardent une matière qui est l'image mais combien atténuée. En cette chambre il y a un lit, une table, mon corps et des pensées qui sont bien en cette chambre mais en aucun endroit de cette chambre (ce qui ne veut pas dire partout), et elles sont d'autant moins localisées qu'elles sont plus spirituelles. Je ne perçois pas les objets par mon corps ou objet immédiat mais je perçois les objets *et* l'objet immédiat. Seulement ici ou là il y a une interférence. Un ensemble de mouvements<sup>7</sup> de mon corps ont une signification : c'est une [folio 8] image mais sa spiritualité vient précisément de l'absence d'une matière nette. Ce paquet de tabac au contraire est alourdi mais consistant du fait d'une matière qui l'individualise. Mon corps est un objet parmi d'autres objets mais il est la limite de ma perception. Ainsi les abeilles vont çà et là mais ne s'écartent pas plus qu'il ne faut de la ruche et y reviennent toujours. Mon corps est une surimpression sur les choses.

Mais alors d'où vient que je vois un point noir qui est la puce, et non cet insecte recourbé que les photographies agrandies montrent en détail ? C'est que telle est la proportion de la puce par rapport à mon corps d'homme. Si je la voyais plus grande ce ne serait pas elle. Sans doute la nature eût pu être telle que la puce tout en restant dans les mêmes rapports avec le corps environnants [sic] fût visible dans tous ses détails. Elle aurait donc été *et* point noir *et* puce de photographie. Que ce soit une contradiction, qu'il faille pour être puce détaillée précisément *telle* grandeur, c'est ce qui importe peu. Le fait est que la nature ne l'a pas voulu. Pourtant on va m'acculer à ce dilemme : ou la puce est bien ce point noir que vous voyez et alors vous êtes idéaliste parce que vous prétendez que les détails que vous ne voyez pas n'existent pas. Ou alors vous êtes réaliste et alors vous admettez l'existence de choses indépendamment de la perception qu'on en a. Alors [folio 9] vous devez admettre l'existence des détails du corps de la puce, c'est-à-dire vous êtes finalement conduit à admettre le monde scientifique des atomes et votre puce se réduit à des groupements d'atomes.

Pour répondre à cela supposons donc que nous voyons la puce dans sa forme individuelle très poussée, avec sa tête, ses pattes et son corps sauteur. Nous conservons le rapport de la puce aux autres êtres. Je dois donc voir un corps d'homme dans ses détails aussi. Ma vue affinée voit ses

<sup>6</sup> La ponctuation faisant souvent défaut et le jeu des majuscules restant parfois incertain, on peut également lire ici deux phrases distinctes, c'est-à-dire : ... et le tout fondu. C'est la chair même..., etc.

<sup>7</sup> Sartre écrit, en abrégé : mvts.



pores et ses cellules. Je dis donc qu'un univers en a remplacé un autre, que la puce n'est pas elle dans *mon* univers mais dans un univers à plus grande échelle. Maintenant comment préférer un de ces univers à l'autre ? Pour le savoir considérons une individualité quelconque : arbre, homme. En tant que c'est une unité fonctionnelle déterminée c'est à *mon* univers visible que cette individualité appartient. Que trouvons-nous dans l'autre ? Un géant impossible à saisir d'une vue, et plus bas une agglomération de cellules. Mais avec cette agglomération de cellules, remarquez-le, la forme disparaît. Si vous regardez le pointillé d'une photogravure, le visage photographié disparaît, il ne reste que des points. Qui est premier ? Le visage évidemment. Allez-vous reconstituer un corps avec des cellules ? Suivez les enseignements de Spinoza et étudiez à partir du tout les parties. Donc ce monde ne contient pas de formes prégnantes. Il contient des cellules. Mais celles-ci n'ont pour ainsi dire pas d'individualité [folio 10] tranchée. Elles se perdent les unes dans les autres et dans le milieu. Elles font quelques <choses> simples à côté de l'immense variété de l'univers à notre échelle. Le foie est un organe déterminé, accomplissant des fonctions régulières<sup>8</sup>. Allez l'expliquer <par<sup>9</sup>> des cellules. Ici apparaîtra non plus seulement la contingence mais le *Hasard* comme en la théorie cinétique des gaz. Par conséquent cet univers-là est beaucoup moins que le nôtre. Nous y gagnons sans doute la découverte de quelques individualités : microbes, animalcules. Mais cela n'est rien car ce ne sont pas de vraies individualités. Poussons encore plus loin, voyons plus petit, nous ne trouverons plus rien : une vaste étendue blanche parcourue de quelques mouvements. Le monde s'évanouit dans tous les sens : si on s'en approche – si on s'en éloigne – si on le divise, etc. Il n'y a qu'une position où nous avons affaire à un monde et c'est la nôtre. Se placer à une autre position c'est faire un effort vers le moindre être.

Ce qu'il faut prouver c'est qu'aux yeux d'une individualité plus concentrée il n'y aurait pas un monde plus définitif, plus individualisé<sup>10</sup>. Mais il est évident qu'il n'en serait rien car les individualités proprement organiques s'évanouiraient et ce qui serait individualisable ce serait la matière morte, la moins propre à cela. Mais, dira-t-on, les cellules en eussent pu dire autant. Non car c'était moindre vie mais vie encore. Nous savons bien qu'ici il n'y a en aucune façon vie. On peut me tendre [folio 11] ce piège : mais la nature contingente n'est-elle pas individualité ? Le point

de vue le plus concentré ne serait-ce pas *cette* individualité ? Mais ce n'est pas ainsi qu'il faut entendre cette individualité.

Ainsi<sup>11</sup> nous ne voyons pas la puce parce qu'elle habite un moindre monde. Et la preuve c'est que le monde qu'elle [un mot biffé ; sans doute voit] <sent> c'est précisément ce moindre monde-là. Il n'y a pas de différence de perception puisque la perception c'est les <choses>. Il y a une différence d'être.

[Sartre dessine ici une portée avec quelques notes, et commente comme suit :] Il semble que l'esprit, le *sens* de la mélodie a abandonné la matière qui se <déroule> alors sans fin en des jeux mécaniques tout en gardant le sceau de l'esprit. On <crée<sup>12</sup>> ici le *mécanique*. En quelque sorte puissance de la matière <d'imiter> sans fin l'esprit par des jeux de hasard. Un fantôme d'idée traîne sur la [ ?<sup>13</sup> ] qui s'agite en tous sens. Puis tout à coup comme on reprend en main un cheval rétif, l'esprit ressaisit la matière et la domine, l'achemine vers la mélodie. [Sartre dessine à nouveau une portée et quelques notes, et surajoute dans l'espace qui lui reste à droite, de manière peu lisible :] opposition nette avec les [mot illisible] assurés que <l'esprit> fait subir à un [mot illisible].

[folio 12] Le monde de l'Histologie est un moindre monde que celui de la Physiologie.

Prendre l'envers de Spinoza. Sentir la contingence comme l'étoffe de nos pensées là où il sentait la nécessité.

Si quelque chose (abstraitement) peut être d'une manière contingente, tout peut être d'une manière contingente. Or ce monde est d'une manière contingente. Donc –

Tout aurait pu être autrement. Mais la nature n'est pas variée et retombe toujours dans les mêmes formes. En outre il n'y a pas de possibles non réalisés (encore moins de compossibles) faute d'une conscience pour les penser<sup>14</sup>. En effet : 1° ils n'ont pas l'existence ; 2° ils n'ont pas l'être car seule une conscience donne l'être.

<sup>8</sup> Au verso du folio 9, en regard de ceci, Sartre note : Physiologie. Histologie.

<sup>9</sup> La graphie, indéfinissable, conduit aussi bien à lire pour, mais le contexte rend ce terme improbable.

<sup>10</sup> Au verso du folio 9, en regard de ce qui suit, Sartre note : on ne peut pas agglomérer des hommes comme des cellules. L'analogie est trop lâche.

<sup>11</sup> Au verso du folio 10, en regard de ce qui suit, Sartre note : Il ne faut pas entendre ces moindres mondes comme étant des degrés vers l'Être, le premier étant l'atome le dernier l'homme mais des évanouissements : ils sont les processus obligés que notre monde traverse pour mourir. Ainsi le monde qui est premier qui est d'abord c'est le nôtre.

<sup>12</sup> Il est possible que Sartre ait initialement écrit : a, et corrigé en : crée.

<sup>13</sup> Sartre introduit ici un terme grec que nous n'avons pu identifier.

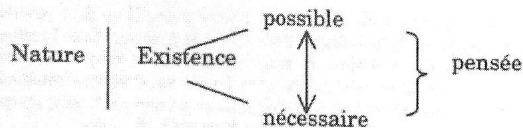
<sup>14</sup> Au verso du folio 11, en regard de ceci, Sartre note : pas de compossibles faute de contradiction dans les choses.

Contradiction entre la [Sartre surajoute ici : thèse de la] Volonté de Puissance et la Loi du Moindre effort. La victoire est à cette dernière. Mais c'est volonté de mort.

Qu'est-ce que le Moi dans une pareille théorie de la perception ? <Il voit> que c'est le moins réel des objets, encore qu'il soit réel à la façon des objets. C'est un rapport entre les différents objets. Rapport qui n'est [folio 13] qu'intermittent et qui d'ailleurs n'est pas corrélatif de la conscience puisqu'il peut y avoir conscience sans moi (par exemple dans les efforts extrêmes d'attention).

Formes inhumaines – formes humaines : je veux qu'elles aient toutes leur sens. La grosse objection c'est l'habitude : contre la physiognomie qui veut qu'un visage ait de soi une signification, on veut que l'expression des émotions soit comprise par habitude. Contre cette intime persuasion que les objets sont ce qu'ils sont – réels et pleins de sens – celui qui croit que percevoir c'est juger et mettre ordre dans un chaos confus par jugement, dirait que à cette masse amorphe je suis habitué. Je dessine, dira-t-il, cette courbe inhumaine sur le papier. Vivez avec elle, la voilà chargée de sens et familière.

[folio 14] Il n'y a pas d'autres possibles que le monde tel que nous le voyons et pourtant ce monde n'est pas nécessaire. Aucun autre monde n'est possible et celui-là est contingent. Par là on arrive tout près de la notion de cosmogonie. Ce monde existe parce qu'il n'y a pas d'autres possibles et il n'y a pas d'autres possibles parce qu'il existe. De même et [sic] il n'y a pas de déterminisme et cela n'implique pas la liberté que nous nous octroyons. C'est toujours la confusion de la modalité catégorique avec la modalité apodictique. Il faut enfin comprendre que ce n'est pas une raison parce qu'une chose *est* pour qu'elle soit nécessairement. Or Kant disait : « on commence par le problématique et on finit par l'apodictique » à propos d'une même chose. De même Spinoza : « notre ignorance seule fait que nous croyons qu'une chose qui est aurait pu [folio 15] être autrement. » Et sans doute puisqu'elle *est* à présent elle n'aurait pas pu être autrement, mais elle n'est pas nécessaire pour cela. Une philosophie de l'existence se tient à égale distance du possible et du nécessaire qui se <tiennent>.



Il faut une <pensée pour> possible et nécessaire.

Il n'y a pas de déterminisme [Sartre surajoute ici : c'est-à-dire d'actions commandées de l'extérieur] mais il y a des formes temporelles constantes dans la nature contingente, et des destinées c'est-à-dire un certain accommodement réciproque et intérieur entre le monde et l'individu. Mais il faut éviter de prendre la destinée d'un [folio 16] point de vue anthropomorphique. D'abord elle n'est pas réglée dans les détails. Ensuite, ce qui revient au même, elle n'est pas voulue. C'est comme si la forme de l'individu <s'étendait> en s'affaiblissant à partir d'un noyau central jusque sur d'autres objets. C'est une relation de compréhension à établir entre la forme individuelle et les formes qui, de préférence aux autres, entreront en contact avec elle. Ainsi l'individu ce n'est pas seulement une signification sur un visage au repos, appelée caractère, c'est aussi une certaine propension à entrer en contact avec des formes d'une certaine espèce : « Cela n'arrive qu'à moi » est vrai dans un sens<sup>15</sup>.

J.-P. Sartre  
© Editions Gallimard

<sup>15</sup> Ce texte a été transcrit par Vincent de Coorebyter, et est publié avec l'aimable autorisation de Mme Arlette Elkaim-Sartre.